

Regarde-moi, Leonard

Francine Allard

Numéro 133, avril 2012

Pour Leonard Cohen

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/66258ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Allard, F. (2012). Regarde-moi, Leonard. *Moebius*, (133), 30–35.



FRANCINE ALLARD

Regarde-moi, Leonard

Montréal, quelque part dans les années 90.

Look at me, Leonard
Look at me one last time¹

La lenteur lui seyait comme à un autre le souffle. Sa voix grave, si près de l'inaudible, transgressait toutes les règles des feuilles de musique. Son corps était reptilien, gris, maigre. Son visage grivelé était serti d'yeux noirs, petits, sans grande expression. Une tristesse dans le regard, celui d'un saint-bernard. Humphrey Bogart sans son costume trois pièces en gabardine. Il se tenait debout près de la contrebasse au milieu d'une fumée blanche. J'étais arrivée un peu plus tôt. Il a relevé son vieux galurin, a plissé les yeux pour écraser la lumière trop crue des réflecteurs, puis m'a saluée. Je lui ai dit que j'étais une copine d'Anjani et qu'elle m'avait donné la permission d'arriver avant le show pour l'entrevue. Il fit signe à ses musiciens qu'il avait assez travaillé. Le show commencerait à 20 h pile.

L'été précédent, j'avais reçu un disque de Cohen d'un ami qui aimait Tom Waits avec le même attachement. Norman était certain que Waits était plus fantaisiste, mais il fondait pour la froideur surnaturelle de Cohen.

— Écoute ça avec un vieux porto, et si tu peux, avec un joint. Tu vas voir l'effet que ça procure.

J'ai écouté tous les disques, sans porto et sans marie-jeanne, avant de me rendre au café où il se produisait. *Songs from a Room, Songs of Love and Hate, Death of a Ladies' Man, Dear Heather*, et celui écrit avec Philip Glass. Les femmes passaient, les unes après les autres, coincées

dans des amours folles, froides, étriquées, inoubliables. Marianne, Suzanne, Heather, puis Alexandra. Je craignais Leonard parce que j'étais certaine qu'il m'enverrait paître. Anjani m'avait raconté qu'il détestait parler de lui. Mais j'avais tellement insisté.

Sans préambule, je rapprochai le micro du magnétophone de sa bouche. Il se recula, comme s'il avait peur. Il mit sa main, ravinée comme du papier à aquarelle, dans la poche de sa veste et en ressortit un petit collier de billes noires, plus près d'un chapelet que d'un simple bijou. Mon ami René en manipulait un comme celui-là, nerveusement, avalant chaque bille entre son pouce et son index. *The blood, the soil, the faith / Oh love, aren't you tired yet?*² Je ne relevai pas la présence de l'objet entre ses doigts.

— Racontez-moi au sujet de votre gérante. Elle dit qu'elle vit comme une itinérante là-bas. Vous êtes heureux que ce soit réglé?

— On ne vit pas l'itinérance à Santa Barbara, Francine. C'est une folie que d'affirmer cela. On peut passer à une autre question?

Je furetai un instant entre les lignes de mon carnet de notes. Parler de ses deux enfants? Ou des femmes qui ont meublé sa vie? Ou de sa vie d'anglophone au milieu d'une ville qui se voulait de plus en plus francophone. Il ne parlait pas français ou enfin, si, quelques mots baragouinés avec un terrible accent juif. Comme celui de mon vendeur de moquettes à Verdun. Je réfléchissais et mon silence l'agaçait. Il avait été si beau lorsqu'il avait 30 ans. Ses traits étaient les mêmes, mais des plis s'étaient gonflés puis affaissés. Sa bouche paraissait plus mince. Ses cheveux blanchissaient. Il avait quelques excroissances sur le visage que l'on ne pouvait pas ignorer. J'imaginai que Dustin Hoffman allait lui ressembler à 75 ans. Surtout lorsque Cohen portait son affreux imperméable gris.

— Vous y arrivez? J'ai autre chose à faire.

— Oui, bon, voici. Pourquoi la sexualité prend tellement de place dans votre œuvre?

— Pas la sexualité, mais les nichons, oui. Les seins ronds avec des aréoles foncées, qui se laissent téter... c'est pour cela qu'ils ont été créés, pas vrai?

— Vous aimez scandaliser, pas vrai ?

— Il est où le scandale, dites-moi ? Parce qu'un homme s'intéresse à ce que la femme a de plus beau, c'est un scandale ?

— Ça a quelque chose à voir avec l'enfance, vous croyez ?

— L'homme a une bouche, la femme a des mamelons, et entre les deux, il y a l'excitation. Même pour la mère qui donne la tétée. Alors, pourquoi pas ? Vous en avez des jolis, ma belle, ajouta-t-il en fixant ma poitrine. Et des yeux magnifiques. Vous avez quelqu'un dans votre vie ?

— Pas en ce moment. Mais je veux faire une belle entrevue, ça vous dirait de collaborer ?

Il se mit à tripoter son chapelet grec et demanda à une jeune femme de lui apporter un scotch sur glace. Il était très nerveux. J'aimais sa présence. Je ne crois pas que j'aurais refusé s'il m'avait demandé de coucher avec lui.

— Qu'est-ce que vous avez écrit de plus important, selon vous. S'il n'y avait qu'un poème, ou une seule chanson... demandai-je en tremblant.

Cohen posa la paume de sa main sur sa bouche, comme un enfant qui ne veut pas parler.

Ses petits yeux de souris grise disparurent derrière les replis qui ceinturaient ses paupières. Cohen réfléchissait. Il retira son chapeau, gris lui aussi, passa la main dans ses cheveux puis le remit comme un ouvrier qui recommence à faire ce qu'il faisait avant la pause.

— *My darling*, je n'aime rien de ce que j'ai écrit. Tout est en progression. Le prochain livre de poèmes, peut-être. Il faudra que vous veniez m'interviewer à la veille de ma mort.

On m'avait dit que Cohen n'avait plus rien à dire en entrevue. Qu'il préférerait boire un scotch en mâchouillant des chips. Je n'allais certes pas insister. Cet homme me rendait dingue. Anjani m'avait prévenue. Son homme n'avait plus le goût de se livrer, de parler de son œuvre, même si on l'aimait dans les coins les plus reculés du globe.

— Tout ce que je vous dirais n'intéressera personne, Francine. Vous avez quel âge ?

— Cinquante ans. En octobre.

— Et vous croyez intéresser vos lecteurs avec des révélations sur le vieux Cohen ?

Puis, il mit la main sur mon avant-bras. Je ressentis une chaleur presque douloureuse. J'aurais voulu rester ainsi jusqu'à la fin de ma vie. Le « vieux Cohen » ne voulait pas parler de son œuvre, de ses chansons, de ses poèmes. Mais je savais que je pouvais l'arnaquer, le piéger par quelques questions qui auraient paru indiscrettes à d'autres.

— Leonard, quand un homme n'arrive plus à... à bander, qu'est-ce qui peut intéresser une jeune femme ?

Il se mit à rire. À rire comme un fou. Ses dents blanches étincelaient comme les notes blanches du Steinway.

— Les femmes sont amoureuses de ce qui peut les enorgueillir. Elles m'ont toujours aimé pour mon talent, et pour ma réputation. Si j'avais été journaliste d'un petit journal, elles m'auraient laissé tomber. Elles m'ont toujours aimé pour la gloire. J'ai souvent été un mauvais garçon (*a very bad boy*), mais elles m'aimaient quand même. Les femmes sont des groupies. Regardez-vous. Vous allez me tomber dans les bras si je vous dis que je veux sortir avec vous. Avouez ! *If you want a lover / I'll do anything you ask me to / and if you want another kind of love / I'll wear a mask for you*³.

Il semblait sûr de lui. Une assurance qui rend l'autre mal à l'aise. Une assurance qui donne le goût de déguerpir. Mais j'ai éprouvé une telle joie, un tel bonheur qu'il me séduise, même si c'était pour jouer, que j'ai éteint mon appareil, refermé mon petit cahier. J'ai ouvert mon sac et je les y ai laissé tomber. Je n'avais plus de questions à lui poser.

Je l'ai salué. Son contrebassiste lui a fait signe qu'il devait se préparer. Quelques spectateurs commencèrent à arriver.

Je trouvai un siège où je pourrais tout voir et tout entendre. Mon cœur battait si fort que je crus que mes voisins allaient en être agacés.

La lumière s'éteignit dans la salle. Un serveur m'offrit une bière. La musique commença, imperceptible, douce, larmoyante. Cohen releva son chapeau puis chanta :

*If I, if I have been unkind
I hope that you can just let it go by
If I, if I have been untrue
I hope you know it was never to you⁴.*

J'étais certaine qu'il l'avait fait exprès. Que cette chanson était juste pour moi. Je sortis, laissant ma bière sur la petite table. Devant le regard surpris des spectateurs, je sortis. Je pleurais comme quand j'étais fillette. Quelqu'un avait bombardé ma vie. Je n'oublierais jamais cet homme sombre qui avait, un court moment, enluminé mon avenir.

Dance me to the end of love⁵

Le journal ne voulut pas de mon article. M. Jeannotte le trouva trop personnel.

Toutes les semaines, je passe devant la maison montréalaise de Cohen, face au petit parc et j'y reste une dizaine de minutes, les yeux fixés sur la porte blanche, espérant chaque fois le voir en sortir.

*Look at me, Leonard
Look at me one last time*

Notes

Après avoir tout lu ce qu'il y a de disponible au sujet de Leonard Cohen, j'ai compris à quel point il y a, à Montréal, une culture anglophone refermée, hermétiquement insoupçonnée. Pourtant, à l'époque de sa vie de jeune adulte, étudiant à l'Université McGill, logeant rue de la Montagne (qu'on appelle Mountain Street dans sa biographie) il est étonnant qu'un si grand artiste ait pu vivre, anglophone, comme si de rien n'était, parmi une horde de Canadiens français.

1. « Because of », *Dear Heather*, 2004, Columbia.
2. « The Faith », *Dear Heather*, 2004, Columbia.
3. « I'm Your Man », *I'm Your Man*, 1988, Columbia.
4. « Bird on a Wire », *Songs from a Room*, 1969, Columbia.
5. « Dance Me to the End of Love », *Various Positions*, 1985, Columbia.